

**Extrait de “L'épopée du Corps Expéditionnaire Français en Italie”
un ouvrage écrit par François Galipienzo pour sa famille et ses amis**

Enfin, le 30 décembre, nous arrivions dans le port de Naples. Ce n'était que 28 heures après, qu'on nous permettait de descendre sur un bateau coulé et renversé, transformé en quai, et sous une pluie battante. Nous étions transportés dans un area, en bas des collines qui encerclaient la ville : il nous fallait mettre pied à terre dans vingt centimètres de boue et, installer notre tente, sur une surface en pente, détrempée et toujours sous la pluie.



**François Galipienzo à Naples
(à droite de la photo)**



François Galipienzo

Vive l'Italie : pays du soleil !!!

Après une nuit très difficile, nous retrouvons nos véhicules et, en route, pour notre future base, toujours sous une pluie battante. Nous traversons la ville sans trouver un seul des jalonneurs qui normalement devaient nous guider ; les malheureux, complètement trempés, s'étaient mis à l'abri, et nous étions abandonnés, dans cette immense cité. Comme nous étions dans une grande avenue, nous allions tout droit et nous nous retrouvions devant une route de moyenne importance : nous tournions à gauche et miracle, après 3 kilomètres, un panneau routier nous indiquait la distance qui nous séparait du village où nous devons nous installer. Nous arrivions sans incident à notre nouvelle base. Le Lieutenant se plaignait, de l'absence des jalonneurs, et le Capitaine lui demandait comment il avait trouvé le chemin ? J'ai suivi : « *les flèches indiquant : Ricovero* ». Eclat de rire de ceux qui comprenait l'Italien, ce mot signifiant « *abri* » et il y en avait de partout dans la ville !

Enfin, nous nous installions et, heureuse surprise, le Chef cuisinier nous faisait servir un repas Français avec pain et vin ! Après deux jours de repos, pour que quelques uns retrouvent

définitivement la position verticale, revue et entretien de tout le matériel, les choses sérieuses allaient commencer.

Le 4 janvier, vers 16 heures les voitures, avec remorques et canons, arrivaient sur l'esplanade et formaient le convoi. Le Capitaine étant absent, je plaçais, en tête, celle du Lieutenant dont j'étais le chauffeur. En attendant, je cherchais à saisir le fonctionnement de la mitrailleuse, qui m'avait été affectée à ma sortie de prison, sans instruction. J'étais assis dans le dodge avec, à côté, mon arme debout et vérifiais la culasse, quand la gâchette, un simple petit tube, glissait, laissant partir une courte rafale. Le Lieutenant arrivait, un peu essoufflé, et demandait d'où venaient ces détonations, je lui montrais la gauche, et il repartait aussitôt, sans sentir l'odeur de la poudre qui s'était répandue dans cet espace, ni voir les quatre petits trous qui ornaient le toit, en toile, du véhicule.

A 18 heures, départ dans la nuit noire, avec seulement les veilleuses allumées, donc sans visibilité. Nous étions sur un chemin de terre, étroit, labouré par les engins l'ayant déjà emprunté. Je ne distinguais rien, mais, peu de temps après, les éclairs déchiraient le ciel avec des énormes coups de tonnerre, puis, brutalement, la pluie nous tombait dessus avec une violence inouïe. En plus, de temps en temps, les éclairs nous faisaient découvrir des croix, surmontées de casques, sur des tombes en bordure de route ! Heureusement, les jalonneurs de la police militaire restaient, stoïques sous les trombes d'eau, à chaque croisement, et nous guidaient avec, toujours, un mot gentil. Après une longue nuit de cauchemar, le temps se calmait et, vers minuit, nous nous installions pour la nuit dans une oliveraie : contents d'être enfin arrivés, mais harassés et affamés, car nous n'avions pas dîné.

Le lendemain, les Sous-officiers nous réveillaient et nous avions sous nos yeux un spectacle magnifique, un spectacle

dont nous rêvions depuis notre enfance : un immense champ de neige avec une épaisseur de dix centimètres ; dommage que ce spectacle nous fut donné dans de telles circonstances. Pour la plupart d'entre nous, nous découvrions la neige, pour la première fois de notre vie. Immédiatement les hostilités commençaient : les principales victimes étaient les gradés qui eurent beaucoup de mal à faire cesser le combat. Nous reprenions conscience de la réalité, et une fois le café bu, nous partions vers notre destinée.

Quelques centaines de mètres, et nous nous installions dans une clairière, au milieu des Américains qui devaient partir 24 heures après. A midi, ceux-ci tiraient six obus, sans réaction des Allemands. Vers 15 heures, le Lieutenant me demandait de l'accompagner, en haut de la colline, où se trouvait un soldat Us près d'un brasero réalisé avec un fût de 200 litres. Nous regardions en direction de l'ennemi, quand une jeep passait derrière nous, pour s'arrêter deux cents mètres plus loin. Je regardais les deux soldats Us soulever des objets assez longs, et les jeter sur la remorque, puis les attacher : je pensais à une corvée de bois ; hélas, en repassant, je remarquais que ce que j'avais pris pour des troncs d'arbre étaient en réalité des cadavres de soldats Us congelés ! Quelle horreur ! Ces pauvres gars, qui avaient été tués en faisant leur devoir, étaient traités comme des objets insignifiants ! Je ne savais pas que j'allais voir encore pire ! A 17 heures, les Américains recommençaient à tirer quelques obus, et l'ennemi ripostait : hélas un projectile, plus court, tombait chez nous, blessant sept de nos soldats, dont deux, sévèrement touchés, devaient être transportés à l'hôpital. Nous nous rendions compte que nous étions dans le bain, et en première ligne ! ...



Le 3ème D.I.A. à San Elia

... Le front se trouvait maintenant sur l'autre chaîne de montagnes dominée par le Cifalco, dont le sommet se trouvait à 960 mètres. Nous étions dans une petite vallée, avec à droite une colline où se trouvait le village de San Elia et à gauche la route taillée dans le flanc de la montagne d'Aquafondata, face à l'ennemi sur une longueur de 4 à 5 kms. Elle était d'ailleurs la seule voie de communication de notre division, très étroite et fort sinueuse, bordée de ravins qui nous incitaient à lever le pied de l'accélérateur. Les Allemands avaient, tout de suite, braqué trois canons sur les virages les plus délicats et ils faisaient souvent « mouche ». Nos gars du génie avaient bien amélioré les points les plus exposés, permettant aux camions de tourner plus rapidement, et ceux de la police avaient placé des panneaux avec crâne et tibias croisés et l'inscription : « *Ne vous arrêtez pas, l'ennemi vous voit* ». Les gros véhicules ne devaient partir que toutes les trois minutes avec interdiction de rattraper le précédent. Dès la tombée de la nuit jusqu'à minuit, les voitures descendaient et, de minuit au lever du jour, elles montaient. La route était alors baptisée « *la route de la mort* » ! Nous y avons laissé beaucoup, trop, de nos camarades, mais c'était notre seule route de ravitaillement.

Le Capitaine avait, judicieusement, choisi d'installer la batterie sur l'autre côté de la colline, derrière San Elia qui se trouvait face à l'ennemi. Nous avions creusé des alvéoles horizontales pour les canons, montés à la force des poignets, et des abris semi enterrés qui nous tenaient plus au chaud que la tente. Ils se trouvaient, ainsi, hors de la vue des observateurs Allemands, qui s'étaient fixés sur le Cifalco, et dominaient tout le secteur. Matin et soir, ils arrosaient la route avec leurs obus, gênant ainsi le ravitaillement de la Division ; heureusement, le leur aussi avait des failles et quelques fois, en fin de semaine surtout, ils manquaient aussi de munitions. Un petit chemin en pente d'une centaine de mètres, nous menait sur le prolongement de la fameuse route et, de l'autre côté, se trouvait un champ grand comme deux fois un terrain de football avec, à une extrémité, un puits souvent bombardé.

Avec mon dodge, me voilà chargé d'assurer la corvée d'eau ! Tous les matins, je devais faire le ramassage des jerricanes dans les huit « *pièces* », comprenant chacune seize soldats avec un canon. Le champ, étant en contre bas de quatre mètres par rapport à la route inclinée, je devais aller à son autre extrémité pour y accéder puis, revenir à l'intérieur, et me mettre en marche arrière contre la margelle du puits. J'attachais une corde à un récipient, le jetais dans l'eau pour qu'il se remplisse, le levais et le déposais dans la voiture. Il me fallait recommencer l'opération vingt fois et, donc, soulever plus de quatre cents kilos. Je reprenais la route du retour, poussé assez souvent par les obus que les Allemands nous distribuaient généreusement, sachant fort bien, qu'il n'y avait qu'un seul puits, et que, forcément, nous avions besoin d'eau. Le plus difficile était la distribution des jerricanes : les soldats les échangeaient entre eux, et c'était toujours la bagarre dont j'étais forcément « *responsable* » ! ...

... Le 6 février, vers onze heures, nous étions à nos postes, quand un obus tombait chez nous, à quelques mètres, suivi par un deuxième. J'entendais crier à côté, je m'y rendais : notre Ami Albuxech était touché. Comme j'avais ma voiture devant, avec un camarade je l'y installais et le transportais à l'antenne médicale, distante de 300 mètres environ. Le Docteur le déshabillait, et je voyais un éclat d'obus, tout rond, qui s'était incrusté dans sa poitrine au dessous de son bras droit. Curieusement, la plaie ne saignait pas. Le Praticien la nettoyait, faisait deux injections et s'apprêtait à le faire monter dans l'ambulance, quand le Capitaine arrivait. Il prenait le toubib à l'écart, et lui demandait, à voix basse, des nouvelles de notre Ami. Ils revenaient ensuite près du blessé, et notre Officier s'adressait à lui, disant que ce n'était pas grave, et que dans deux semaines, il serait de retour parmi nous ; Albuxech lui répondait : « *Mon Capitaine, c'est la dernière fois que vous me voyez.* ». On le saluait, et l'ambulance l'emmenait à l'hôpital, on ne devait plus le revoir. Le Capitaine allait, le lendemain, prendre de ses nouvelles, hélas, on venait de l'enterrer : il était décédé sur la table d'opération. Ce fut un choc terrible, il avait à peine 20 ans, mais ce qui me peinait le plus, c'est que, quand je m'étais arrêté à la Sénia, près d'Oran, pour qu'il voie ses Parents, à son retour comme il pleurait, je lui avais dit que tout le monde n'allait pas être tué, et il m'avait répondu, « *oui, mais moi, c'est la dernière fois que je voie mes Parents* » C'était le deuxième Ami que nous perdions. Le premier s'appelait Imbo, c'était aussi un très gentil garçon, un des plus gentils de la batterie. Je le connaissais bien, je l'avais, un jour, transporté chez lui et il m'avait présenté son épouse et sa fille, un petit « *bijou* » qu'il adorait. Il fallait le voir avec elle, s'amusant comme un petit fou et l'embrassant mille fois...



Insigne du Corps Expéditionnaire Français



Embarquement du CEF à Oran



Débarquement à Naples